

Entre fascination et critique

Le romantisme numérique, d'Hervé Fischer, Fides, « Les grandes conférences », 59 p.

Jean-Philippe Uzel

Number 188, January–February 2003

Imaginaires du numérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

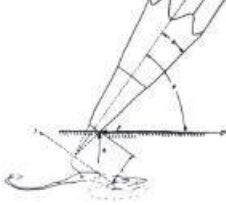
0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Uzel, J.-P. (2003). Entre fascination et critique / *Le romantisme numérique*, d'Hervé Fischer, Fides, « Les grandes conférences », 59 p. *Spirale*, (188), 32–32.



ENTRE FASCINATION ET CRITIQUE

LE ROMANTISME NUMÉRIQUE de Hervé Fischer

Fides, « Les grandes conférences » 59 p.

COMME TOUS les titres de la collection Les Grandes Conférences des éditions Fides, *Le romantisme numérique* de Hervé Fischer est la version écrite d'une conférence prononcée au Musée de la civilisation de Québec le 12 novembre 2001. Le lieu de la conférence, mais surtout l'actualité internationale, expliquent que la question du « choc des civilisations » (célèbre formule de Samuel Huntington) occupe toute la première partie de l'ouvrage. La seconde partie est consacrée à la définition du concept de « romantisme numérique ». Pour bien comprendre ce que l'auteur entend par-là, il semble pertinent de reprendre la question qu'il pose lui-même : « *Entre [les] fervents de l'utopie technologique, surtout américains, et d'autre part les humanistes grincheux, souvent européens, qui contestent l'impact du numérique, où nous situer ?* » En fait, le projet de Fischer va consister à dessiner une troisième voie qui lui permette de laisser libre cours à la fascination qu'il ressent face à la nouvelle civilisation numérique, sans pour autant abdiquer tout esprit critique et tomber dans les discours utopiques sur le *posthumanisme* (version Ray Kurzweil) ou la *worldphilosophie* (version Pierre Lévy). En un mot, Fischer prétend qu'il est possible de conjuguer l'enthousiasme qu'il éprouve pour la révolution numérique avec une posture critique à l'égard des excès de la mondialisation. Cette « *logique paradoxale* », qu'il a commencé à explorer dans *Le choc du numérique* (VLB, 2001), trouve précisément son origine dans le romantisme. Qu'il s'agisse des premiers romantiques allemands et français du début du XIX^e siècle, qui cherchaient dans l'art un refuge face aux dérives du monde moderne; qu'il s'agisse du dernier Nietzsche, qui pour sortir du nihilisme faisait appel à la volonté de puissance en tant que volonté de création; qu'il s'agisse des artistes d'avant-garde du début du XX^e siècle (dadaïstes, surréalistes...), qui prétendaient changer la vie grâce à l'art, tous ces artistes et philosophes, nous dit Fischer, avaient en commun de conjuguer un esprit critique radical et la volonté de fonder un nouveau monde. Aussi, on ne s'étonnera pas que les *artistes-chercheurs* jouent un rôle de premier plan dans le principal défi auquel est confronté le *romantisme numérique* : celui de « *refonder l'humanisme* ». Voilà le projet qui parcourt toute la conférence de Fischer. Contre les délires *posthumanistes* d'un Ray Kurzweil qui annonce le dépassement de l'homme par un nouvel hybride homme-machine, il faut se donner les moyens de penser l'Homme dans

le contexte de la nouvelle civilisation numérique. Mais pourquoi « *refonder* », et non pas fonder un nouvel humanisme, comme le propose Pierre Lévy dans ses derniers ouvrages? Précisément parce que l'humanisme n'a pas attendu l'âge du numérique pour s'épanouir : si ce mouvement philosophique et artistique est apparu à la Renaissance, il plonge ses racines dans l'Antiquité grecque et romaine.

Le retour du refoulé

Voilà, dira-t-on, un programme tout en nuances qui tranche avec les visions apocalyptiques ou di-thyrambiques auxquelles nous ont habitué les penseurs du numérique. Pourtant un certain malaise persiste à la lecture du *Romantisme numérique*. En effet, force est de constater que les positions énoncées par l'auteur tiennent plus des pétitions de principe que d'une véritable philosophie critique en action. Est-on sûr, en fermant

thèses des « *humanistes grincheux* » (Habermas, Sfez, Virilio...) qui dénoncent les menaces du numérique. Les attaques de Fischer portent avant tout sur la mondialisation, ou plus exactement sur l'américanisation galopante du monde. Il s'en prend très violemment au simplisme des analyses que Samuel Huntington nous livre dans son ouvrage *Le choc des civilisations* (Odile Jacob, 1997), qui prévoit que les prochains conflits mondiaux seront des conflits culturels. Fischer juge ces théories « *scandaleuses* » et montre, à juste titre, que le choc dont parle Huntington est avant tout un conflit économique entre les pays nantis du Nord et les pays démunis du Sud. Dans la même veine, l'auteur dénonce la réaction du président Bush à la suite des événements du 11 septembre, qui parlait d'une guerre de religion et d'une lutte du Bien contre le Mal. Fischer en vient à conclure que certains citoyens américains sont aussi intégristes que les Talibans. Cette position est sans nul doute courageuse, surtout que la conférence de Fischer a été prononcée quelques semaines après les attaques terroristes contre New York et Washington. Mais quel rapport cette critique entretient-elle avec le numérique et plus largement avec la techno-science? Les méfaits de la mondialisation, déjà dénoncés par Lévi-Strauss en 1952 dans son ouvrage *Race et histoire*, n'ont pas attendu l'âge du numérique pour se faire sentir. À moins de dire que la mondialisation est une des conséquences directes de l'âge du numérique, ce que se garde bien d'affirmer Fischer, trop prudent, on ne voit pas exactement en quoi la critique virulente de l'ultralibéralisme américain, ou du refus de la reconnaissance de la diversité culturelle mondiale, concerne la révolution technologique. Par contre, dans la deuxième partie de l'ouvrage consacrée à l'âge du numérique, Fischer abandonne tout recul critique et laisse libre cours à sa fascination en multipliant les formules emphatiques sur « *l'âge du numérique [comme] moment prodigieux de l'histoire de l'humanité* » et les éloges au *Cyber-Prométhée*. Les technologies numériques sont présentées comme le nouveau « *moteur de l'histoire* » qui préside au destin de l'humanité, tout comme la Raison hégélienne gouvernait l'histoire universelle. Face à ces envolées eschatologiques, on en vient finalement à se demander ce qui sépare Fischer des auteurs utopistes dont il prétend se démarquer. D'ailleurs, dans un lapsus révélateur, Pierre Lévy est défini lui aussi comme un « *philosophe romantique* ». Chassez le refoulé, il revient au galop.

JEAN-Philippe Uzel



David Tomas, *Planing the Future V: The incubator*, 1999, mine de plomb et crayon de couleur sur papier/épreuve photonumérique

l'ouvrage de Fischer, que « le lyrisme peut à coup sûr se décliner sans naïveté, et la fascination se décliner avec l'esprit critique »? N'est pas Zarathoustra qui veut, diront les mauvaises langues... En effet, Fischer, pour respecter les objectifs qu'il se fixe, devrait à la fois exprimer sa fascination pour le numérique, ce qu'il fait très bien..., mais également pointer les dangers et les nouveaux risques qui accompagnent cette mutation culturelle. Or, il n'en est rien. La sphère de la techno-science sort intacte de la *mythanalyse* de Fischer. Si ce dernier s'en prend aux « *fervents de l'utopie technologique* », à aucun moment il n'examine les